

LA VRAIE VIE

ADELINÉ DIEUDONNÉ

LA VRAIE VIE

Roman



VOIR DE PRÈS

© L'Iconoclaste, Paris, 2018
© 2019, Voir de près pour la présente édition
Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-166-3

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

À Lila et Zazie...

À la maison, il y avait quatre chambres. La mienne, celle de mon petit frère Gilles, celle de mes parents et celle des cadavres.

Des daguets, des sangliers, des cerfs. Et puis des têtes d'antilopes, de toutes les sortes et de toutes les tailles, springboks, impalas, gnous, oryx, kobus... Quelques zèbres amputés du corps. Sur une estrade, un lion entier, les crocs serrés autour du cou d'une petite gazelle.

Et dans un coin, il y avait la hyène.

Tout empaillée qu'elle était, elle vivait, j'en étais certaine, et elle se

délectait de l'effroi qu'elle provoquait dans chaque regard qui rencontrait le sien. Aux murs, dans des cadres, mon père posait, fier, son fusil à la main, sur des animaux morts. Il avait toujours la même pose, un pied sur la bête, un poing sur la hanche et l'autre main qui brandissait l'arme en signe de victoire, ce qui le faisait davantage ressembler à un milicien rebelle shooté à l'adrénaline du génocide qu'à un père de famille.

La pièce maîtresse de sa collection, sa plus grande fierté, c'était une défense d'éléphant. Un soir, je l'avais entendu raconter à ma mère que ce qui avait été le plus difficile, ça n'avait pas été de tuer l'éléphant. Non. Tuer la bête était aussi simple que d'abattre une vache dans un couloir de métro. La

vraie difficulté avait consisté à entrer en contact avec les braconniers et à échapper à la surveillance des gardes-chasse. Et puis prélever les défenses sur la carcasse encore chaude. C'était une sacrée boucherie. Tout ça lui avait coûté une petite fortune. Je crois que c'est pour ça qu'il était si fier de son trophée. C'était tellement cher de tuer un éléphant qu'il avait dû partager les frais avec un autre type. Ils étaient repartis chacun avec une défense.

Moi, j'aimais bien caresser l'ivoire. C'était doux et grand. Mais je devais le faire en cachette de mon père. Il nous interdisait d'entrer dans la chambre des cadavres.

C'était un homme immense, avec des épaules larges, une carrure d'équarisseur. Des mains de géant. Des mains qui auraient pu décapiter un poussin comme on décapsule une bouteille de Coca. En dehors de la chasse, mon père avait deux passions dans la vie : la télé et le whisky. Et quand il n'était pas en train de chercher des animaux à tuer aux quatre coins de la planète, il branchait la télé sur des enceintes qui avaient coûté le prix d'une petite voiture, une bouteille de Glenfiddich à la main. Il faisait celui qui parlait à ma mère, mais, en réalité, on aurait pu la remplacer par un ficus, il n'aurait pas vu la différence.

Ma mère, elle avait peur de mon père.

Et je crois que, si on exclut son obsession pour le jardinage et pour les chèvres miniatures, c'est à peu près tout ce que je peux dire à son sujet. C'était une femme maigre, avec de longs cheveux mous. Je ne sais pas si elle existait avant de le rencontrer. J'imagine que oui. Elle devait ressembler à une forme de vie primitive, unicellulaire, vaguement translucide. Une amibe. Un ectoplasme, un endoplasme, un noyau et une vacuole digestive. Et avec les années au contact de mon père, ce pas-grand-chose s'était peu à peu rempli de crainte.

J'ai toujours été intriguée par leurs photos de mariage. D'aussi loin que je m'en souviens, je me revois en train de consulter l'album à la recherche

de quelque chose. Quelque chose qui aurait pu justifier cette union bizarre. De l'amour, de l'admiration, de l'estime, de la joie, un sourire... Quelque chose... Je n'ai jamais trouvé. Sur les clichés, mon père avait la même attitude que sur ses photos de chasse, la fierté en moins. C'est sûr qu'une amibe, ce n'est pas très impressionnant comme trophée. Pas très compliqué à attraper, un verre, un peu d'eau croupie et hop !

Ma mère, à son mariage, elle n'avait pas encore peur. Il semblait juste qu'on l'avait posée là, à côté de ce type, comme un vase. En grandissant, je me suis aussi demandé comment ces deux-là avaient conçu deux enfants. Mon frère et moi. Et j'ai très vite arrêté de me poser la question parce que la

seule image qui me venait, c'était un assaut de fin de soirée sur la table de la cuisine, puant le whisky. Quelques secousses rapides, brutales, pas très consenties et voilà...

La principale fonction de ma mère était de préparer les repas, ce qu'elle faisait comme une amibe, sans créativité, sans goût, avec beaucoup de mayonnaise. Des croque-monsieur, des pêches au thon, des œufs mimosa et du poisson pané avec de la purée mousseline. Principalement.

Derrière notre jardin, il y avait le bois des Petits Pendus, une vallée verte et brune, deux pentes qui formaient un grand « V » au fond duquel s'entassaient les feuilles mortes. Et au fond de la vallée, à moitié ensevelie sous les feuilles mortes, il y avait la maison de Monica. On allait souvent lui rendre visite avec Gilles. Elle nous avait expliqué que c'était la griffe d'un dragon qui avait formé le « V ». Le dragon avait creusé la vallée parce que le chagrin l'avait rendu fou. C'était il y a très longtemps. Elle racontait bien les histoires, Monica. Ses longs cheveux gris dansaient sur

les fleurs de sa robe. Et ses bracelets tintaient autour de ses poignets.

« Il y a vachement, vachement longtemps, pas très loin d'ici, sur une montagne disparue, vivait un couple de dragons gigantesques. Ces deux-là s'aimaient si fort que la nuit ils chantaient des chants étranges et très jolis, comme seuls les dragons peuvent le faire. Mais ça faisait peur aux hommes de la plaine. Et ils n'arrivaient plus à dormir. Une nuit, alors que les deux amoureux s'étaient assoupis, rassasiés de leurs chants, ils étaient venus, ces crétins d'hommes, avec des torches et des fourches, sur la pointe des pieds, et ils avaient tué la femelle. Le mâle, fou de chagrin, avait carbonisé la plaine peuplée d'hommes, de femmes et d'enfants. Tout le monde